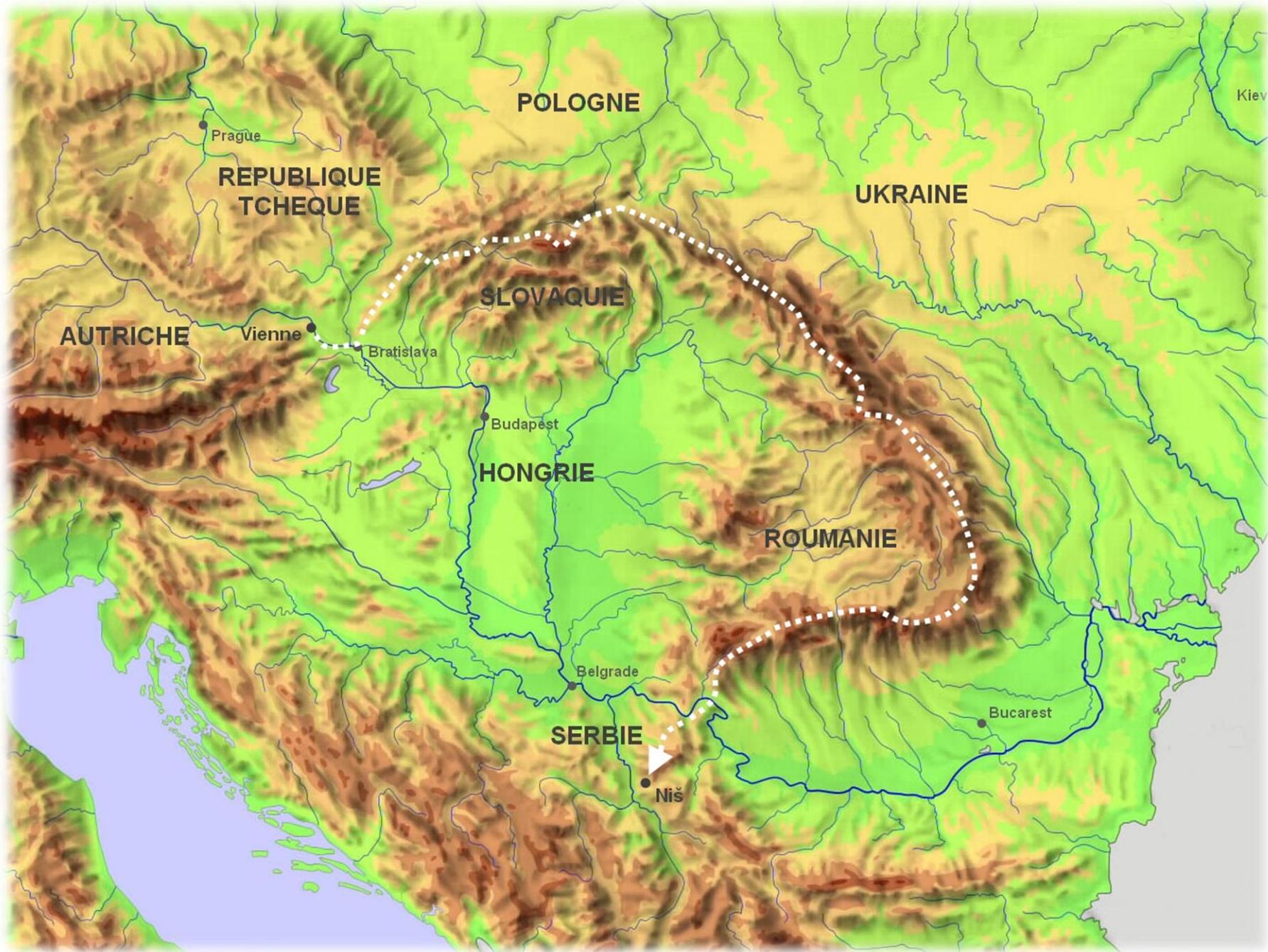


Transcarpatie

La traversée des Carpates



Par Simon Dubuis



Autriche

2 jours - 70 km - +400/-400m

Septembre 2006, j'arrivais dans la capitale Autrichienne, après une aventure exceptionnelle de 2300 kilomètres à travers la chaîne des Alpes. Une marche de quatre mois de Nice à Vienne en passant par les huit pays alpins. Une randonnée que j'ai surnommée par la suite comme étant « un rêve de randonneur ».

Juin 2011, je suis retour à Vienne afin de poursuivre cette magnifique aventure. J'ai l'intention de traverser la chaîne des Carpates. Débutant à 60 kilomètres de là, sur l'autre rive du Danube, voilà plusieurs années qu'elle m'appelle. Aujourd'hui, je me lance dans ma Transcarpatie !

N'ayant pas pu prendre le temps de la découvrir lors de ma Transalpine, je commence par passer quelques jours à Vienne en compagnie de Célia. Un petit séjour ensemble avant de se quitter pour trois mois. Nous avons rendez-vous dans 84 jours à Bușteni en Roumanie.

Cela me permet également de faire une coupure afin de me vider la tête. Les trois mois de préparation ont été très intenses engendrant une petite pression.



Je débute la marche en empruntant la piste cyclable qui longe le Danube, une longue ligne droite, plate et interminable sous une chaleur étouffante qui me fait parvenir au pied de mon premier massif, le Hundsheimer Berg. Ce petit bout de montagne long d'à peine dix kilomètres et culminant à 480 mètres d'altitude est la seule partie des Carpates débordant sur l'Autriche.

Je prends un peu de hauteur sur le Braunsberg à 420 mètres d'altitude qui offre un remarquable panorama sur les courbes du Danube serpentant jusqu'à Vienne et sur mon premier massif des Carpates Slovaques, les Malé Karpaty.

Je passe la frontière Austro-Slovaque comme si de rien n'était. Membre de l'espace Schengen, je peux entrer et me balader en Slovaquie librement. Ce qui ne sera pas le cas de tous les pays que je traverserai par la suite.

Slovaquie - République Tchèque

12 jours - 340 km - +18.000/-18.000m

Je découvre Bratislava, la capitale Slovaque située au pied des Carpates. Elle est mon premier contact avec ce pays où je vais passer les vingt prochains jours. J'y découvre un petit air Slave et une ville marquée par un passé Soviétique... Au soir, je suis accueilli par Magdalena, une jeune Slovaque passionnée par les Carpates, qui a accepté de m'héberger pour la nuit. Nous passerons la soirée devant les cartes.

Il pleut des cordes ! C'est un vrai déluge ! Je n'ai aucune envie de sortir ! Je longe les immeubles pour ne pas me faire tremper. Bratislava est une petite ville, il ne me faut pas plus de dix minutes à pied pour en sortir et pénétrer dans le massif. Les Malé Karpaty, qui signifient « petites Carpates », sont comme beaucoup de massifs dans les Carpates, tout en forêt, ce qui me protège partiellement de la pluie. Heureusement, cela ne dure pas. Je retrouverai le soleil dès le lendemain.

Les arbres sont si hauts qu'ils en donnent le vertige, les forêts sont si grandes que je suis incapable de me repérer... Mais heureusement les sentiers sont très bien balisés, je n'ai qu'à suivre les marques pour trouver mon chemin.

Alors qu'en Europe de l'Ouest tous les sentiers sont balisés de la même couleur, de rouge et de blanc, ici en Europe de l'Est, le balisage a une couleur par itinéraire. Le mien est rouge pour le moment. Il va me conduire en quelques jours dans le massif des Biele Karpaty à cheval entre la Slovaquie et la République Tchèque. Mon passage dans ce pays n'y est que symbolique, deux jours. Dans mon projet, je souhaitais passer par chaque pays sur lesquels les Carpates s'étendent, comme je l'avais fait pour les Alpes. Malheureusement, j'ai dû mettre de côté la Hongrie, trop éloignée, elle m'aurait fait contourner le massif des Tatras, le plus imposant des Carpates.

Les Malé et Biele Karpaty, culminants respectivement à 768 et 970 mètres d'altitude, se ressemblent beaucoup. Recouverts quasi entièrement de forêt avec de temps en temps des petites crêtes rocheuses qui dépassent de la cime des arbres, ils offrent ainsi un magnifique panorama au-dessus des forêts. Elles sont aussi le refuge de nombreux animaux, comme des renards ou chevreuils que je peux apercevoir.

Mais ces forêts interminables me causent quelques soucis. En premier, l'eau. Il n'y a que peu de sources qu'il me faut trouver. Avec la chaleur, je suis obligé de l'économiser et de frapper aux portes des maisons pour en demander, lorsque j'en croise. Le deuxième point, c'est que j'ai beaucoup de mal à trouver un coin pour planter ma tente le soir. Je n'aime pas les bivouacs en forêt. Je les trouve bruyantes, humides et en plus le risque de chutes de branches est assez important par ici. Il me faut régulièrement prolonger mon étape d'une ou deux heures afin de trouver un coin dégagé.

C'est dans les Biele Karpaty que je passe ma première nuit en refuge. Je suis seul dans le refuge, ayant pour compagnie dans la salle à manger, le perroquet du gardien. Le massif n'étant pas vraiment touristique, c'est en Tchèque qu'il faut s'exprimer. Je suis incapable de lire le menu et de communiquer avec le

gérant... C'est par des échanges de petits dessins que nous arrivons à nous exprimer. Je peux ainsi commander un bon petit plat.

Je traverse l'agglomération de Trenčín qui n'est pas des plus agréables en dehors de son tout petit centre. Jusqu'à maintenant, les villes et villages que j'ai pu passer, n'étaient pas de toute beauté. Les guerres et les années soviétiques n'ont rien laissé de bon. Mais cette ville permet de bien me ravitailler et c'est avec un sac bien chargé que je repars en direction des Strážovské Vrchy, mon premier massif dépassant la barre symbolique des 1000 mètres d'altitude. Ça commence enfin à ressembler à de la montagne ! La roche se laisse de plus en plus apercevoir. Je peux me faire de beaux petits sommets.



De l'autre côté, c'est à Čičmany que je découvre enfin mon premier beau village, avec de nombreuses bâtisses en bois. Il faut dire que j'approche de massifs plus intéressants et du coup, plus touristiques. En premier, celui des Malá Fatra. La première partie du massif, hors parc, est moins fréquentée. Je ne croise quasiment personne. Je suis seul sur cette superbe crête verte laissant apparaître quelques roches et un magnifique panorama au-dessus des forêts voisines. Malheureusement cela ne dure pas. Je me retrouve plongé dans la

bruine et le brouillard. Un brouillard total où lorsque ma carte indique un point de vue, je ne vois qu'un mur blanc. Malgré cela, j'ai la forme et la motivation. Après maintenant dix jours de marche, j'ai trouvé mon rythme, je me sens bien et je me fais de bonnes étapes chaque jour.

Une fois passé la ville de Strečno, je rentre dans le parc national des Malá Fatra, une des merveilles de Slovaquie, un massif exceptionnel. Je commence à grimper jusqu'à son sommet, le Veľký Krivan culminant à 1709 mètres d'altitude. Mais la météo est devenue complètement épouvantable. Un brouillard qui ne me laisse qu'une visibilité d'à peine dix mètres, une pluie qui rend la roche glissante et un vent qui me fait perdre l'équilibre à plusieurs reprises... Même avec ce temps, je suis pourtant loin d'être seul, cela ne décourage pas les Slovaques de venir crapahuter. Je suis impressionné par leur motivation que je retrouverai plus tard aussi chez les Polonais.

Les soirs, je m'abrite des intempéries dans les gîtes et refuges... Je suis un peu dégouté de traverser cette région sous ces conditions, mais c'est la règle du randonneur itinérant. Il ne peut choisir sa météo.



Je décide de traverser le massif suivant, les Chočské Vrchy, à une altitude moins élevée. Les hauteurs n'offrant aucun panorama, je n'ai aucune raison

d'aller me geler là-haut. Au moins ici, la météo est plus supportable, même si je traverse prairies et forêts avec les pieds trempés depuis maintenant plusieurs jours. Après deux semaines de marche, j'arrive au pied du plus imposant, du plus haut et certainement du plus majestueux massif des Carpates, les Tatry ! Plus connu en France sous le nom de Tatras. Il culmine en haut du Gerlachovský Štít à 2655 mètres d'altitude.

Slovaquie - Pologne (Tatras)

12 jours - 160 km - +13.000/-13.000m

C'est avec un sac-à-dos chargé pour six jours de nourriture que je m'engage dans la première grimpe de 900 mètres de dénivelé afin d'atteindre la crête. Je ne sais pas encore comment, mais j'aimerais me faire la traversée de ce fabuleux massif uniquement par les hauteurs. Mais encore une fois, la météo n'est pas de mon côté. Il fait un temps horrible en haut. Le brouillard, la pluie et le froid m'accompagnent. Fini les forêts. Ici c'est la roche qui domine avec plusieurs passages équipés de chaînes. Tout est détrempe, la situation devient dangereuse et je suis seul à crapahuter sur ces rochers. Je grimpe tout de même jusqu'au sommet du Sivý Vrch à 1805 mètres d'altitude. Je ne peux continuer comme cela, pas de prise de risque inutile. Je bifurque pour redescendre par un autre versant en direction d'un refuge. Pendant la descente, j'en ai gros sur la patate... Je me revois dans les Alpes, où les conditions météorologiques avaient été désastreuses durant quasiment un mois consécutif... Si cela se reproduit, je ne pourrai pas traverser les Tatras, LE massif des Carpates !

Lorsque j'arrive au refuge, complètement trempé et frigorifié, je trouve porte close. La saison ne commence que dans deux jours... J'ai besoin de chaleur, je ne peux pas bivouaquer ici. Je poursuis la descente vers le village de Bobrovec en fond de vallée. Il me faut encore marcher durant trois heures pour l'atteindre. Heureusement, ma journée est récompensée par une charmante chambre d'hôte où je peux profiter d'une douche brûlante.

Le lendemain, je remonte sur la crête à 2000 mètres d'altitude, profitant d'une petite fenêtre météo. Le ciel n'est certes pas bleu, mais je suis aux anges. Je domine enfin le massif ! Les montagnes sont grandioses, je me fais plaisir toute la journée et les randonneurs sont de retour sur les hauteurs. Au soir, je découvre l'un des refuges du massif.

Salatín 2048, Spálená 2083, Baníkov 2178, Rakon 1879, Volovec 2063, Temniak 2090, Kresanica 2122, Kondracka 2005, les sommets s'enchaînent... J'arriverai à faire de même les jours suivants. J'adapte à chaque fois mon itinéraire en fonction des conditions, jusqu'à ce que j'aie m'abriter à la ville de Zakopane en Pologne. Elle est un peu la Chamonix des Tatras. Je patiente pendant deux jours, en espérant que la dépression s'envole. Je profite de ma halte pour reprendre des forces en me prenant des repas copieux dans les restaurants du centre-ville. Ainsi que pour retrouver Eric, un français expatrié. Eric est un fin connaisseur des Carpates. C'est lui qui a tracé en Slovaquie et Pologne, ce sentier imaginaire qu'est la Transcarpatie. Il m'a été également d'une bonne aide lors des préparatifs.



Lorsque la météo annonce du ciel bleu et du soleil pour les quatre prochains jours, je saute sur l'occasion ! C'est juste le temps qu'il me faut pour traverser le cœur des Tatras et repasser coté Slovaque. C'est le passage le plus somptueux qui m'attend.

Une fois de retour sur la crête, il n'y a ni ciel bleu, ni soleil. J'ai la tête dans les nuages et les pieds dans la neige... La dépression des derniers jours a laissé un manteau neigeux. Les montagnes sont toutes blanches. Même si le panorama manque un peu de relief, il est magnifique et c'est un véritable plaisir de longer cette crête splendide. De parcourir ces vallées au cœur des hauts massifs parsemés de nombreux lacs et de quelques refuges m'amène au pied du Rysy. Un sommet perché à 2499 mètres d'altitude, qui marque la frontière avec la Slovaquie et qui est également le point culminant de la Pologne.

La montagne est toute givrée et verglacée. Sans gants, j'ai les mains gelées pendant l'ascension. C'est une torture que de s'agripper aux chaînes qui bordent la voie. Dans le brouillard, l'itinéraire n'est pas des plus simples à suivre. Pourtant je m'éclate. Cette ascension sera un merveilleux souvenir. Passer les Tatras dans ces conditions est un vrai petit challenge qui me plaît... Même si j'aurai bien aimé avoir un peu plus de soleil...

Au sommet, le brouillard ne laisse aucune visibilité. Malgré la météo désastreuse, je ne suis pas seul. Quelques Slovaques et Polonais de tous horizons sont là. Encore une fois, je suis impressionné par leur volonté, mais aussi effrayé par les risques que certains prennent. Descendre un sommet fesses à terre n'a jamais été une technique d'alpiniste...

Arrivé côté Slovaque, je vais me réfugier pour la soirée au Chata Pod Rysmi, le plus haut refuge des Tatras et des Carpates, perché à 2250 mètres d'altitude. Le vent est tellement déchaîné à l'extérieur que j'ai la sensation qu'il va décrocher le refuge de la paroi. Quant aux toilettes qui sont à 100 mètres de là sur un petit à-pic, c'est une véritable expédition que d'essayer de les rejoindre... Mais une fois atteintes, il faut avouer qu'elles offrent une belle vue à travers la fenêtre. Le Chata Pod Rysmi fait aussi partie des derniers refuges d'Europe à

être toujours ravitaillé à dos d'homme. Pas d'hélicoptère, ce sont les porteurs qui amènent tout ici, avec des charges pouvant dépasser les 100 kilogrammes.

Le vent et la pluie deviennent démentiels ; la marche devient un vrai calvaire ; je suis trempé et la prochaine vallée que je dois rejoindre en est du coup apparemment fermée. Je quitte une nouvelle fois le massif pour m'abriter durant deux jours à la petite ville de Vysoke Tatry au pied du Gerlachovský Štít.

A 2665 mètres d'altitude, il est le point culminant des Tatras, mais aussi de toutes les Carpates. Je souhaitais en faire son ascension, il devait être le bonus de cette traversée. Mais cela n'aurait aucun sens avec la météo actuelle, surtout à 170 euros la course, un guide étant obligatoire pour y grimper. En plus, j'ai déjà eu mon quota de froid au sommet du Rysy...

Je finis par adopter la tenue locale, le poncho à deux euros, disponible dans toutes les couleurs. Il a un succès fou, tout le monde en a un. Le déluge ne s'arrête plus, les sentiers sont inondés et les rivières se sont transformées en torrent... Lorsque j'atteins le bout du massif, à l'approche du dernier col, le Široké culminant 1825 mètres d'altitude, c'est une tempête de neige qui m'accueille.



Il a neigé toute la nuit et je suis parti le premier du refuge, je me retrouve à ouvrir le passage. Le balisage a quasiment disparu et je cherche mon chemin dans ce blanc universel. Je crains de rater la bifurcation. Le vent souffle si fort que mon poncho valdingue dans tous les sens et commence à s'arracher. Les flocons viennent me fouetter avec violence le visage et les jambes. C'est que je suis en short, je n'ai pas d'autre protection. C'est censé être l'été... Encore une fois, je suis gelé et je ne sais trop dans quoi je vais me retrouver. J'hésite à faire demi-tour... Quand j'aperçois le col ! Ce n'est pas grand beau de l'autre côté, mais au moins c'est vert. Fini la neige ! Il ne me reste plus qu'une longue descente jusqu'au village de Zidar, et j'aurai traversé les Tatras.

Au village, je retrouve Rémi, un ami randonneur avec qui je marche souvent en France. Il vient me rejoindre pour les deux prochains mois, nous devons traverser ensemble la Pologne, l'Ukraine et une partie de la Roumanie.

Pologne

12 jours - 340 km - +14.000/-14.000m

De retour à plus basse altitude et en forêt, la météo est plus supportable pour moi. Plus de vent, plus de neige, plus de froid... Il ne reste que la pluie. Par contre pour Rémi qui arrive juste et qui n'a pas subi ce que j'ai eu dans le massif des Tatras, c'est la galère. Il opte également très vite pour le mode poncho.

Notre entrée en Pologne débute par le petit massif des Pieniny, petit parc national de renommée avec les sublimes gorges de la Dunajec. Mais malheureusement nous n'en profiterons pas. Ni des forêts, ni des villages, ni des églises en bois... que nous croisons sur notre chemin. Notre principale préoccupation est de trouver un endroit au sec pour le soir. Nous sommes tellement trempés que nous traversons les gués habillés et chaussures aux pieds. Ca ne fait pas de différence... Nous hésitons même à acheter des bottes...

Les journaux font écho d'inondations dans d'autres régions du pays. A une altitude moyenne de 800 mètres, nous échappons au moins à cela.

Quand un beau matin, une semaine après avoir quitté le massif des Tatras, le soleil refait surface ! Le ciel est bleu, les oiseaux sont de retour, les forêts sont illuminées, les églises en bois sont resplendissantes et surtout, nous pouvons reprendre le bivouac ! C'est la fin du cauchemar, le rêve de randonneur est de retour.



Nous traversons le pays d'Ouest en Est par le massif des Beskid Sądecki et des Beskid Niski, en suivant le sentier des Beskides. Balisé rouge, il est le plus long sentier de Pologne. Un itinéraire de 520 kilomètres en moyenne montagne, facile à suivre, agréable et fréquenté. Nous y croisons plusieurs Polonais qui font l'intégralité du parcours durant l'été.

Depuis le départ, plus j'avance vers l'Est plus je trouve les locaux ouverts. Non pas qu'ils soient renfermés, mais les Slaves, il faut l'avouer, ont un peu un visage froid. Pourtant, derrière cette façade, toutes les personnes que j'ai pu aborder, sans exception, ont été chaleureuses et serviables avec moi. Les longitudes passent, les visages se réchauffent.

La Pologne est aussi le pays de sa Sainteté Jean-Paul II. Nous apercevons de temps en temps de petits monuments en hommage au Pape Polonais le long du sentier. Certains circuits deviennent mêmes des chemins de pèlerinage.

Notre traversée Polonaise s'achève dans le massif des Bieszczady, certainement la plus belle partie du pays. Deux petites crêtes d'une dizaine de kilomètres chacune qui se suivent. Dégagées, elles offrent un magnifique panorama.

Au bout, se trouve le village Wołosate terminus de Schengen. L'Ukraine n'est qu'à trois kilomètres de là, mais ce point de passage nous est interdit. Il nous faut rejoindre un poste de douane. Le plus près étant en Slovaquie, nous traversons pour cela le massif des Bukovské Vrchy jusqu'au sommet du Krzemieniec ou Kremenec ou encore Кременець selon le pays vers lequel on se tourne. A 1221 mètres d'altitude, marqué par un obélisque. Il est le point de jonction de la Pologne, la Slovaquie et de l'Ukraine.

C'est en stop, bus, et train que nous effectuons un détour de 100 kilomètres pour rejoindre le poste de douane afin d'obtenir le tampon Ukrainien indispensable sur nos passeports...

Ukraine

13 jours - 330 km - +15.000/-15.000m

Le choc culturel est fort. Je crois n'avoir jamais passé une frontière où la différence était si grande entre deux voisins. Si la Slovaquie et la Pologne ont encore des airs d'un passé Soviétique, en Ukraine, j'ai l'impression que rien n'a changé en vingt ans. La ville douanière ne ressemblait à rien. Tout était délabré, abandonné, avec quelques commerces où l'on trouve de tout et de rien avec de vieilles voitures Lada qui circulent dans les rues...

C'est par un train pittoresque que nous regagnons notre itinéraire non loin du village de Лубня (Lubnya). Il n'est qu'à dix kilomètres de là où nous étions en Pologne... Mais ce long détour restera obligatoire tant que la Pologne refusera d'ouvrir sa frontière à Wołosate.

La première partie de l'Ukraine qui nous attend, à travers les massifs des Полонина Рівна (Polonyna Runa), Полонина Боржава (Polonyna Borzhava) et Полонина Красна (Polonyna Krasna), est la partie la plus sauvage et la moins fréquentée. C'est un peu la jungle côté indications. C'est à nous de trouver notre chemin. Heureusement, l'Ukraine est la partie des Carpates où il y a le moins de forêt, la plupart des crêtes sont dégagées. Nous pouvons donc nous orienter plus facilement que précédemment.

Depuis le retour du beau temps, nous essayons régulièrement de violents orages qui nous obligent à nous abriter. Cette fois, ils sont survenus durant la nuit, trois fois de suite. Je me réveille à cinq heures du matin avec dix centimètres d'eau dans ma tente. Bienvenue en Ukraine...

Nous prenons la direction de la ville d'Ужок (Uzhok) en longeant la frontière avec la Pologne. Au final, nous n'aurons croisé aucune patrouille militaire le long de cette frontière, aussi bien en Ukraine que coté Schengen les jours précédents. Un vrai gruyère cette frontière... Aurions-nous pu finalement passer ? En douce... Nous ne le serons jamais.

Une fois la ville d'Ужок (Uzhok) gagnée, en réalité un village, il n'y a rien. Nous devons nous ravitailler pour les prochains jours, mais les deux épiceries n'offrent que peu de choix. Elles tiennent dans une petite pièce. Les produits se trouvent derrière le comptoir de la vendeuse. Il faut lui indiquer du doigt ce que l'on souhaite, ce n'est pas évident... J'ai un peu l'impression de faire mes achats avec des tickets de rationnement. Quelle sensation horrible... En Ukraine, nous ne pourrions acheter tout ce qu'il nous faut en une fois. Nous prenons donc l'habitude de faire le tour des épiceries à chaque ravitaillement.



Nous atteignons rapidement notre première crête, et là, quelle stupéfaction ! C'est magnifique, magique, plus de vingt kilomètres de crête dégagée s'offre à nous ! Avec en cerise sur le gâteau, des myrtilles ! Il y en a partout, les montagnes en sont complètement recouvertes. Il n'y qu'à se baisser pour en manger, c'est un vrai régal.

Si nous ne croisons quasiment pas de randonneurs, nous sommes loin d'être seuls. Les cueilleurs de myrtilles envahissent les montagnes. Organisés, ils ont même des vieux camions tout terrain pour redescendre les récoltes en fin de journée. Ils nous prennent généralement pour des Polonais, Slovaques ou encore Hongrois, qui sont quasiment les seuls à venir parcourir ces montagnes de temps en temps. Lorsque nous leur répondons que nous sommes Français, ils en sont tout étonnés...

Les journées s'enchaînent magnifiquement, dans un panorama de toute beauté que nous dominons depuis cette ligne de crête qui s'étend à perte de vue. Quant aux nuits, elles sont toutes aussi belles, les bivouacs sont de vrai coin de paradis. Les jours et les nuits s'enchaînent ainsi... Il n'y a plus de doute, l'Ukraine est mon coup de cœur de l'été ! Entre ses montagnes magnifiques,

son dépaysement total et ses Ukrainiens charmants et accueillants, elle a tout pour plaire.

Nous continuons ainsi, en traversant Воловець (Volovet's) et Міжгір'я (Mizhgyrya). Encore une fois, il est difficile de parler de petites villes séduisantes, pour ces cités de l'ex-Union Soviétique perdues dans le cœur des Carpatates... En dehors des églises Orthodoxes, qui sont resplendissantes et bien entretenues, le reste est clairement moche...

Nous quittons les Carpates sauvages. Fini les errances dans les forêts et sur les crêtes, fini les ronces et les orties, fini les demi-tours inutiles... Nous entrons maintenant dans les massifs des Свидівець (Svidivets) et Чорногора (Chornohora). Plus nous nous rapprocherons de l'Говерла (Hoverla), plus le balisage sera présent et plus nous croiserons quelques infrastructures touristiques et quelques groupes de randonneurs. Mais cela reste très modeste.

Nous trouvons au village de Колочава (Kolochava), une auberge tout confort tenue par un couple de Tchèque et qui est apparemment un point de rendez-vous pour leurs compatriotes. C'est là que nous retrouvons Martine pour la soirée. Martine est Française et elle réalise également un magnifique doublé. Après avoir traversé les Alpes en 2003, elle effectue une traversée des Carpates en deux temps. Cette année elle achève son deuxième tronçon, Ukraine-Slovaquie.

Une vague de mauvais temps nous retombe dessus depuis quelques jours déjà... Nous subissons à nouveau les contrariétés de la météo sur les hauteurs. Le vent souffle en rafales sur les crêtes. Nos ponchos ont refait surface et nous sommes souvent plongés dans le brouillard.

En route pour l'Говерла (Hoverla), point culminant des Carpates Ukrainiennes à 2061 mètres d'altitude, nous effectuons notre dernier ravitaillement à Кваси (Kvasy). Ici, les épiceries sont un peu plus grandes que lorsque nous étions plus au Nord, mais il nous en faudra deux tout de même pour faire le plein de vivre

pour quatre à cinq jours. Nous entamons notre dernière ligne droite en Ukraine.

Comme à chaque moment fort de la traversée, le beau temps n'est pas au rendez-vous... Au sommet de l'Ukraine, le paysage est exactement le même que lorsque j'étais sur les hauteurs des Malá Fatra ou des Tatras en Slovaquie. Tout blanc ! Nous ne voyons strictement rien en dehors de l'obélisque qui s'y trouve. Malgré ce temps, nous ne sommes pas seuls. Beaucoup d'Ukrainiens grimpent leur sommet fièrement. D'ailleurs un petit groupe de jeunes vendent sur le sommet des médailles « Говерла 2011 » (Hoverla 2011). Ceux qui font l'ascension aujourd'hui la méritent bien...



Le lendemain, il fait grand beau. Nous pourrions faire le choix de retourner sur le sommet, il est à moins de trois heures de marche. Mais nous avons d'autres projets, atteindre la frontière ! Nous n'avons pas trop idée de ce qui nous y attend et du chemin que nous allons devoir suivre. Il est bien sûr interdit de la franchir. Il faut rejoindre le poste de douane qui se trouve à plus de 80 kilomètres de là afin d'avoir notre tampon de sortie. Mais d'après nos informations, nous ne sommes même pas sûrs de pouvoir la longer.

Apparemment, il faudrait un permis spécial, et des patrouilles militaires, qui ne rigolent pas, seraient fort présents de chaque côté de la ligne de démarcation... Bref, il y a de grandes chances que nous nous fassions refouler et que nous soyons obligés de faire un grand détour par la route...

Lorsque nous y arrivons, il n'y a aucune indication de quoi que ce soit, du style : « zone interdite », « permis spécial », « zone militaire »... Au contraire, il y a un sentier balisé avec des aires de bivouac... Nous suivons donc ce sentier de douanier sur la crête, où nous ne croisons finalement strictement personne coté Ukrainien ...

Quand j'aperçois une brèche dans les arbres qui démarquent la frontière, je décide de tenter le coup. Je m'y faufile, traverse le petit bois, perds un peu d'altitude, et là, j'aperçois un petit calvaire au loin dans un pâturage... C'est la Roumanie, je suis passé ! Je scrute les alentours et ne voit également personne de ce côté-ci. J'appelle Rémi discrètement à venir me rejoindre... Il a un peu les pétoches... De mon côté, je sens l'excitation monter... C'est maintenant ou jamais... Nous voilà de retour dans l'Union Européenne... Comme clandestins !

Roumanie (1^{er} partie)

31 jours - 700 km - +28.000/-28.000m

La frontière franchie à dix-sept heures, notre journée est loin d'être finie. Nous ne sommes pas à l'abri de croiser une patrouille. Comment justifierons-nous notre présence ici ? Que risquons-nous ? Je ne tiens pas à le savoir. Il nous faut rejoindre le circuit de randonnée balisé du massif des Munții Maramureș. Nous pourrions l'atteindre facilement en suivant une ligne de crête, mais nous pensons que cet itinéraire est trop exposé. Nous risquons de nous faire prendre. Nous choisissons donc l'itinéraire le plus compliqué, descendre dans un fond de vallée pour remonter de l'autre côté tout en se cachant dans les bois et en surveillant nos arrières... La pression monte...

Nous finissons par l'atteindre après une journée de quasiment douze heures de marche pour une quarantaine de kilomètres et 2000 mètres de dénivelé. Nous plantons la tente à la lueur de nos lampes frontales, bien fatigués par cette journée forte excitante.



Quelques jours plus tard, nous atteignons les massifs des Munții Rodnei et Suhard, bien loin de la frontière. Nous ne risquons plus rien. Aucun visa n'étant nécessaire pour les ressortissants Français, il est impossible de savoir de quelle manière nous sommes rentrés dans le pays.

La météo redevient épouvantable, elle est horrible avec nous... Nous avons du mal à nous orienter. Rémi a la carte et moi le GPS. Même comme cela, ce n'est pas évident de trouver notre chemin... Nous sommes obligés de quitter les hauteurs pour la vallée...

Rémi, désespéré des conditions que nous devons supporter, fait le choix de rentrer en France prématurément. C'est donc seul que je poursuis à longer le pied de ces massifs jusqu'à la ville de Vatra Dornei où je retrouverai un soleil resplendissant comme il ne l'a jamais été depuis mon départ.

A partir de maintenant commence la partie certainement la plus délicate de mon itinéraire, la traversée des Carpates Est Roumaines. La plus part des massifs que je vais passer sont tout en forêt. Il va être très difficile de m'y orienter. Les infos, cartes et topos à leurs sujets sont quasi inexistants. Je vais devoir me débrouiller seul.



Le premier figurant sur ma liste est le massif des Munții Bistrietei. Je ne possède qu'une très vieille carte à peine lisible. Heureusement, au Salvamont (secours en montagne) de Vatra Dornei, j'ai rencontré un Roumain fort sympa qui a pu me donner quelques petites indications supplémentaires. Il m'a également souhaité « bonne chance »...

Même si j'erre par moment, je m'en sors plutôt bien. Il faut avouer que je suis tout de même aidé par les bergers, les forestiers et les gardes-forestiers que je croise. Tous trois ont des façons bien à eux de traverser ces forêts. En couplant leurs informations, j'obtiens un véritable circuit. Il ne me faudra finalement que trois jours pour franchir les Munții Bistrietei où je me serais bien fait plaisir à les traverser. Cette réussite me met en confiance pour les prochains massifs. En plus, j'ai été très bien accueilli par les Roumains. Notamment au monastère de Piatra Tăieturii, où l'un des moines Orthodoxes me voyant passer, m'a invité à entrer dans l'enceinte. Même s'il a essayé de m'indiquer tout un tas de sentiers pour me rendre dans des directions qui ne sont pas les miennes, le partage du

repas du midi à leur table restera un moment unique. Et la tarte aux myrtilles, un véritable délice. Le soir même, je serai hébergé par une famille Roumaine au petit hameau de Dârmoxa.

Voilà une semaine que je suis en Roumanie et je sens que le contact avec les Roumains passe très bien. En plus, contrairement au Slovaque, au Polonais et à l'Ukrainien qui sont des langues qui me sont incompréhensibles, le Roumain, langue Latine, me permet de me débrouiller et de converser. Je peux avoir un véritable échange avec les personnes que je croise.

Je rejoins les Munții Ceahlău, un petit et magnifique massif bien plus reposant. Touristique, il y a tout ce qu'il faut : point d'information, cartes, balisages, refuges, aires de bivouac... Ça change de mon quotidien. Je profite des Salvamont pour aller à la pêche aux informations pour mes prochaines montagnes sauvages. Mais en dehors de « Ca n'est pas comme ici, il n'y a pas de sentier balisé, ce n'est pas pour les randonneurs, il faut être un bon en survie pour y aller », je n'obtiens rien... Je suis pris pour un fou. Tant pis, je verrai bien.

Commençant à bien me débrouiller dans l'orientation forestière, je ne m'inquiète pas. Pourtant, le massif des Munții Goșman, c'est plus de 100 kilomètres de long, 1500 mètres de haut et du 100% forêt !

Les seules indications que je trouve dans ces massifs, ce sont les panneaux indiquant parfois l'entrée d'une « drum forestier ». Il s'agit des pistes des concessions forestières qui s'enfoncent dans les forêts. En général elles portent le nom de la rivière qu'elles longent, du sommet dont elles prennent la direction... Cela permet de me donner le cap qu'elles suivent et de savoir si je peux les emprunter ou non.

Avec ces panneaux et les indications de forestiers, j'arrive à atteindre la crête. En théorie, je n'ai plus qu'à la suivre... Mais je ne vais pas bien loin. Cela fait belle lurette que plus personne ne passe par là ! La végétation a repris ses droits. Ronces, orties de deux mètres de hauts me barrent le chemin... Je me retrouve vite avec les jambes en feu... Je suis obligé de faire demi-tour pour regagner la vallée et la suivre... C'est comme cela, alors que je suis à la recherche d'un hébergement pour la soirée, que je me retrouve au monastère

de Schitu Tarcău. Il est tenu par une dizaine de moines Orthodoxes, habillés tout en noir avec, pour certains, une longue barbe blanche. La vieille église en bois au centre du monastère est de toute beauté, aussi bien de l'extérieur, qu'à l'intérieur où se déroule la messe. J'ai l'impression d'être transporté dans une autre époque. Sauf lorsque je discute de chaussures avec le plus jeune d'entre eux. Il me montre les siennes, des Salomon, en me disant que c'est « the best » pour marcher.



Arrivé à Comănești, je prends un jour de repos. Voilà vingt-six jours consécutifs que je marche. J'en profite pour prendre soin de moi : douche brûlante, soin de mes pieds et des petits bobos. De mon matériel également : lavage des vêtements, cirage des chaussures, réparation du matériel abîmé. J'en profite aussi pour essayer de trouver quelques informations pour la suite du parcours... Sans succès.

Pour rejoindre mon prochain massif, je dois franchir le Virful Lapoșu à 1337 mètres d'altitude dans les Munții Tarcăului. Si la montée se fait sans encombre en compagnie d'un berger, lors de la descente je perds carrément toute trace du sentier dans la forêt. Heureusement le cap est facile à suivre, plein Sud en descente. Mais je galère pendant deux heures à me frayer un chemin entre les branches dans une pente bien raide où je manque constamment de glisser et de me casser la figure... Quand d'un coup, j'entends un ramdam pas possible, à une centaine de mètres en contrebas, comme un bulldozer qui descendrait tout

droit, défonçant tout sur son passage... C'est un ours ! J'en suis sûr, même si je ne le vois pas. J'ai dû le réveiller avec le bruit que je fais en me débattant avec la végétation.

Il y a de nombreux ours dispersés dans les différents pays des Carpates. Mais c'est en Roumanie où ils sont le plus présents, environ 5000 officiellement. Officieusement, ils seraient moitié moins... Depuis mon premier bivouac en Roumanie, je prends la précaution chaque soir où cela est nécessaire, d'aller accrocher mon sac de nourriture dans un arbre, loin de ma tente. Même si les rencontres sont rares, je n'ai pas envie d'en attirer un sous ma tente avec les odeurs de saucissons et de fromages.

Lorsque j'atteins le massif des Munții Nemira, j'ai la bonne surprise de tomber sur un massif balisé, dont en plus je dispose d'une carte correcte. Pour autant, il est plus ou moins abandonné des randonneurs. Le massif est plus sauvage. J'y croise, chevreuils, vipères... Une empreinte de patte d'ours et quelques bergers accompagnés de leurs chiens plutôt agressifs. Ils ont plutôt l'habitude de voir des ours que des randonneurs dans la région... La Roumanie a cette particularité de m'offrir à chaque massif un environnement différent, une randonnée que ne ressemble pas à la précédente. C'est comme si j'ouvrais à chaque fois une pochette surprise.

Je rejoins le village de Brețcu pour me ravitailler, mais nous sommes dimanche matin. Il n'y a du coup pas grand choix. Je repars avec un sac de nourriture un peu léger en vue de ce qui m'attend, les Munții Vrancei, le plus grand massif sauvage de mon itinéraire. Il me faudra bien cinq jours.

Je commence par errer dans les montagnes, les forêts. Je cherche à gagner un col routier qui marque le véritable point de départ du sentier qui traverse le massif. A ce col, je trouve finalement un panneau avec un plan schématique de la randonnée et le sentier est balisé pour la première partie des Munții Vrancei. Une chance. J'y croise également un propriétaire accompagné par son fils âgé d'une dizaine d'années, qui se rend à sa bergerie perchée sur les hauteurs. Nous marchons ensemble jusqu'à la fin de journée pour rejoindre son domaine. Là, nous retrouvons les quatre bergers qui passent l'été dans cette petite bergerie, avec leurs troupeaux de moutons, un âne et dix chiens. Ils m'invitent à planter ma tente, me disant que les ours sont nombreux. Ça pourrait être

dangereux de dormir loin des chiens. J'hésite. Meute de chiens ou ours ? Le choix est difficile... Je fais le choix de rester et de passer la soirée avec eux. Notamment avec le plus jeune, âgé de quinze ans, content d'avoir de la compagnie pour un soir.

Je continue mon chemin jusqu'au point culminant du massif, au Virful Lăcăuți à 1777 mètres d'altitude. Plus tard, je rejoins le col routier Delusor qui marque la limite entre la partie Nord et la partie Sud du massif des Vrancei.

Dans ce deuxième tronçon, je ne trouve aucune trace de sentier. Je suis un peu perdu, je ne sais quelle direction prendre. En plus, je commence à fatiguer physiologiquement à être toujours à l'affût de trouver mon itinéraire. A tourner en rond, je perds du temps. A ce rythme, je n'aurai pas suffisamment de nourriture pour atteindre l'autre bout du massif. Surtout que j'ai mal aux pieds depuis quelques jours, mon rythme de marche en subit les conséquences. Je finis donc par retourner au col routier et je me décide à contourner ce passage par la route afin de rejoindre mes prochains massifs.

Les Munții Siriu, Ciucaș, Grohotiș, Baiului sont de petits massifs qui se succèdent et qui se traversent rapidement. Ils sont tous quatre magnifiques, avec leurs belles crêtes dégagées, sans forêt, qui se parcourent très agréablement. Comme je suis en avance pour mon prochain rendez-vous et que le panorama vaut le détour, j'en profite pour faire un petit bout supplémentaire. En plus il fait toujours un ciel magnifique... Et cela, depuis le départ de Rémi.

Dans ces massifs, seule une partie des Munții Ciucaș est fréquentée, dû à la présence d'un refuge et du balisage. Pour les autres, je n'aurai pour compagnie que les bergers et leurs chiens qui sont nombreux dans le secteur.

Les chiens des bergers peuvent être un vrai fléau pour le randonneur en Roumanie. Nombreux, les meutes se composent en générale 5 à 12 chiens. D'un aspect parfois fort agressif, ils vous arrivent dessus pour vous encercler, tout en aboyant et en montrant les crocs. Les premières rencontres sont impressionnantes. Il faut savoir garder son sang-froid. Mais depuis, j'ai trouvé la parade. Je garde sur moi quelques cailloux afin de leur balancer dessus pour

les tenir à bonne distance. Cela fonctionne plutôt bien, je m'en sors sans aucune morsure...



Arrivé à la petite ville de Bușteni, qui marque la frontière avec la Roumanie touristique, je trouve enfin quelques cartes à acheter. Je grimpe directement sur le massif des Munții Bucegi, que j'aperçois depuis hier. Il semble être grandiose et très différent de ce que j'ai pu voir jusqu'à présent. C'est un des massifs réputés de Roumanie.

Mais lorsque j'atteins le plateau quelle déception... Le massif est plus proche du parc d'attraction que du parc naturel... Pour ceux qui n'aiment pas la marche, les télécabines sont là, où encore il est possible de faire un circuit en 4x4 et même en hélicoptère ! La touche finale qui vient gâcher ce magnifique et exceptionnel panorama sont les déchets abandonnés encore plus présents que dans le reste du pays, surtout à proximité des refuges gardés. Par contre, parc naturel oblige, le bivouac est interdit. Lorsqu'environnement ne rime pas avec argent, il est vite oublié... Heureusement, une fois passé le Virful Omu, culminant 2505 mètres d'altitude, le massif est bien moins fréquenté.

Dans la descente, je râle tout seul, en me disant que je n'ai vraiment pas de chance. Voilà déjà un mois que je suis en Roumanie et je n'ai pas vu d'ours. Il y

en a forcément. Le coin est une nouvelle fois idéal : une forêt dense, très peu fréquentée...

C'est là que j'entends une grosse respiration, un peu comme un chien bien essoufflé. Je regarde autour de moi et j'aperçois deux oreilles qui dépassent d'un buisson... puis un museau. Il est là, juste en face de moi, à une vingtaine de mètres en train d'humer l'air ! Il m'a senti ! J'attrape mon sifflet d'une main et mon appareil photo de l'autre. Je me cache derrière un arbre pour observer sa réaction. Cela fait six jours que je ne me suis pas lavé, je me dis : « Pourvu que mon odeur couvre celle du dernier Snicker qu'il reste dans le sac à dos ». Il ne me reste plus que ça à manger... Puis, au même moment, il s'en va.

Je poursuis la descente jusqu'au village de Şimon, où je trouve une pension pour me reposer, me remettre de mes émotions, et prendre une douche...



Je traverse Bran, un village connu pour son magnifique château, celui du comte Dracula. Les commerces autour du personnage mythique sont florissants. Je suis dans une toute autre Roumanie désormais.

Je quitte les montagnes pour le plateau Transylvanien. Je vais patienter quelques jours dans la ville de Braşov, en attendant l'arrivée de Célia. Voilà trois mois que nous nous sommes quittés.

Roumanie (2^{er} partie)

24 jours - 400 km - +19.000/-19.000m

Nous reprenons la marche là où je l'avais laissée il y a quelques jours, à l'entrée du massif des Piatra Craiului. Signifiant « Pierre du Prince » en Roumain, il se compose essentiellement d'une longue crête rocheuse magnifique, classé parc national.

La montée sur cette crête à 2000 mètres d'altitude, est longue et bien raide. Le soleil cogne fort et la région manque d'eau. Pour Célia, c'est un premier jour de marche bien difficile. Surtout que nos sacs à dos sont chargés, 14 et 18 kilogrammes. Nous sommes partis avec huit jours de nourriture.

Sur l'autre versant, la descente se fait dans les éboulis. Avec la fatigue et le poids du chargement qui la déséquilibre, Célia n'en peut plus. Heureusement, nous croisons deux Roumains en chemin. Il s'agit du gardien du refuge Gorafita Pietrei Craiului qui se trouve en contrebas et d'un ami qui l'accompagne. Ils nous donnent un peu d'eau et nous guident jusqu'au refuge où nous arrivons à la tombée de la nuit, bien fatigué. Un refuge simple, rustique et fort chaleureux.

Nous prenons la direction des Munţii Făgăraş par une petite crête en forêt. La forêt est explosée par les tempêtes. De nombreux arbres sont arrachés du sol. Entre les troncs à passer et les trous dans le sol, c'est un parcours du combattant que nous devons franchir... Nous finirons la journée en plantant la tente à l'intérieur d'une bergerie abandonnée. Cela nous permet de nous offrir un espace un peu plus grand, car depuis le début je bivouaque qu'avec une tente monoplace. Si Rémi avait la sienne, avec Célia, nous devons nous serrer...

Le lendemain, nous atteignons le massif des Munţii Făgăraş. Il est le plus grand et le plus haut massif de Roumanie culminant en haut du Moldoveanu à 2554 mètres d'altitude. Après celui des Tatras, à cheval entre la Slovaquie et la Pologne, il est le massif qui domine les Carpates. Nous voilà partis pour une semaine de marche sur les hauteurs de cette imposante montagne.

L'itinéraire est entièrement balisé. C'est un classique de Roumanie. Mais sa traversée demandant une semaine en autonomie, il n'y a pas foule sur les hauteurs. Tout le long du chemin, des petits abris de fortune sont également installés. Cela nous évitera au moins pour la semaine à venir d'avoir à nous serrer dans la tente.

La crête est gigantesque et le panorama grandiose à perte de vue. Il n'y a ni ville, ni village, ni route, ni lignes à haute tension qui viennent obstruer ce magnifique tableau. Les Făgăraș sont isolés de tout, cela est dû par leurs difficultés d'accès. Les montagnes sont hautes et abruptes. Seule la Transfăgăraș coupe le massif à mi-parcours de la traversée. Il s'agit d'une route qui passe dans le massif, à 2000 mètres d'altitude et que l'on peut voir entrer et sortir de la montagne depuis son aplomb.

Lorsque nous nous rapprochons du Virful Moldoveanu, les nuages commencent à envahir la crête. Nous nous retrouvons plongés dans un brouillard total. Nous faisons le choix de nous arrêter au petit abri situé un peu en amont. Mais celui-ci est complet... Je ne peux même pas y rentrer, il n'y a pas la place. Il peut accueillir une douzaine de personnes. Ce qui est un peu juste pour le seul abri se trouvant dans le secteur, au pied du plus haut sommet de Roumanie. Comme le coin est trop exposé au vent pour bivouaquer, nous n'avons d'autre choix que de continuer jusqu'au refuge à trois heures de marche de là.

Nous passons juste à côté du Virful Moldoveanu, qui n'est plus qu'à dix minutes. Mais encore une fois, comme pour chaque grand point culminant, je me retrouve avec un mur blanc en guise de panorama. Nous ne prenons du coup pas la peine d'y grimper. Surtout que la route jusqu'au refuge Podragu est encore longue et la météo est de plus en plus dégueulasse. Il est le seul véritable refuge gardé de la traversée, situé un peu en contrebas de la crête principale. Nous pouvons au moins prendre un repas chaud pour nous consoler de n'avoir pas pu nous rendre sur le sommet des Munții Făgăraș.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons du sommet, les nuages reprennent de l'altitude et les montagnes retrouvent toute leur splendeur. La traversée est encore loin d'être finie. Nous poursuivons d'abri en abri, croisant quelques randonneurs, bergers et chamois...



Nous arrivons ainsi au Virful Negoiu culminant à 2535 mètres d'altitude sous un ciel bleu remarquable. Il est le deuxième point culminant de Roumanie. Pour moi, il sera finalement le point culminant de ma Transcarpatie. Et pour une fois, je n'ai pas la tête dans le brouillard pour admirer le panorama.

Nous sommes finalement contents d'avoir le ciel bleu maintenant, plutôt qu'au Moldoveanu. Car il nous permet de traverser la partie la plus délicate du parcours aisément. Une succession de passages équipés de chaînes, ou de petites passages d'escalade, durant plus de quatre heures, qui par temps de pluie doivent être un cauchemar à passer.

Nous arrivons au bout du massif et atteignons le village de Turnu Roșu 1500 mètres plus bas, et bouclons finalement cette traversée en cinq jours seulement.

Après deux jours de repos et de tourisme, dans le plateau Transylvanien aux petites villes médiévales de Sibiu et Sighişoara, nous reprenons la route.

Nous pénétrons dans le massif des Munţii Lotrului. Situé au cœur de la région la plus touristique de Roumanie, il est pourtant oublié des randonneurs. Les dénivelés sont bien moindres que précédemment. Nous sommes loin de la haute montagne et le balisage est très aléatoire sur certains passages. Mais le massif est calme, reposant, charmant, agréable à parcourir. Quant au gardien du refuge sommaire et authentique de Prejba, il fait partie de ces rencontres marquantes. Il reste là, seul avec ses chiens, toute l'année, été comme hiver. Et ce n'est pas les randonneurs qui le dérangent. Il n'a accueilli que quatre marcheurs durant le mois d'août !

Dans ces montagnes isolées, nous retrouvons des meutes de chiens peu dociles et qui n'ont pas l'habitude de rencontrer des randonneurs. Pour Célia, qui a la phobie des chiens, ce sont ses premières meutes. Elle apprend petit à petit la technique du lancer de pierre et finit, à la dernière bergerie, par réussir à en tenir deux à distance... Pendant que je m'occuperai des huit autres...

Pour la suite de l'itinéraire plusieurs solutions s'offrent à nous. Munţii Parâng, Munţii Vâlcan, Munţii Retezat... Avec chacune leur problématique : soit de temps, soit de ravitaillement, soit de cartes...

Au final, nous choisirons l'option des Munţii Retezat, qui est certainement le plus beau parc naturel de Roumanie. Mais afin de pouvoir les traverser avant la fin du séjour de Célia, je suis obligé de faire une entrave à ma marche... Nous effectuons une portion de 50 kilomètres en stop... C'est ainsi que nous arrivons à Vulcan, une petite ville au pied du massif.

Avec les Munţii Retezat, nous reprenons de l'altitude. Nous commençons par suivre une superbe crête verdoyante sur une partie du massif qui est peu fréquentée. Le lendemain, à peine avons-nous quitté notre bivouac, que le chemin disparaît. Nous ne sommes pourtant pas perdus, mais il n'y a plus rien. Nous nous retrouvons à franchir des minis forêts très denses. Parfois, nous marchons sans même toucher terre, uniquement sur les branches des arbres.

Puis petit à petit, la verdure laisse sa place à la roche. Nous retrouvons les hauts sommets et l'itinéraire devient plus chaotique. Avec tous ces obstacles, nous n'avons pas réussi à atteindre notre objectif du jour. Nous descendons de la crête afin de rejoindre un lac en contrebas. Officiellement, sur ce versant

nous sommes maintenant dans le parc naturel. Nous ne pouvons pas bivouaquer n'importe où... Mais nous n'avons guère le choix ce soir.



Lorsque nous arrivons dans le cœur du massif, nous découvrons toute la beauté du parc des Retezat. Il est le plus beau parc de Roumanie et un vrai joyau des Carpates. Si l'été, il déborde de randonneurs, en cette saison, mi-septembre, nous avons quasiment les montagnes pour nous. Le panorama est exceptionnel sur les sommets jumeaux, le Virful Peleaga et Virful Păpuşa culminant à 2509 mètres d'altitude chacun. Ils sont aussi pour moi, mes troisièmes plus hauts sommets de cette aventure. Cela fait maintenant 100 jours que je marche et je viens de passer la barre symbolique des 100.000 mètres de dénivelés positifs !

Nous passons la nuit dans ce cadre exceptionnel, à l'aire de bivouac du lac de Bucura en compagnie de quelques marcheurs et de deux Salvamonts.

Nous finissons cette belle étape par un petit détour dans le massif des Munţii Retezatul Mic, littéralement, les petites Retezat. Une belle petite crête à l'image de son grand frère.

De retour dans la vallée, Célia doit maintenant reprendre la direction de la France. Nous revoilà séparer à nouveau, mais cette fois, pour une vingtaine de jours maximum... Voire moins, car j'ai l'intention d'accélérer le pas...

Quant à moi, je prends la direction des Munții Mehedinți. Un autre massif bien paumé, dont je ne dispose que de très peu d'information. Arrivé sur les hauteurs, c'est une nouvelle fois la jungle. La forêt est dense, il n'y a pas de sentier. J'erre comme ça a été souvent le cas, sur la crête en suivant mon cap.

La nuit approchant, je dois quitter absolument cette forêt. Je perds de l'altitude afin d'essayer de gagner la vallée. C'est comme cela que je tombe pile sur le barrage du lac de Lui Lovan. Moi qui n'aime pas l'eau, il est évident que j'ai horreur des barrages. Ces murs gigantesques qui renferment des millions de litres d'eau me donnent le vertige... Pourtant, je n'ai guère le choix. Je pose ma tente sur le barrage lui-même, un petit coin de pique-nique barbecue y est aménagé. L'emplacement au bord de lac est idéal... J'essaie d'oublier que je suis perché sur un mur à 100 mètres de haut. Le lendemain, je poursuis dans la vallée de Cernei classée parc national. Elle est beaucoup plus sympa à découvrir par le fond finalement, que sur les hauteurs qui n'offrent aucune visibilité.



Il ne me reste maintenant plus qu'à traverser un long plateau et je pourrai gagner le Danube qui marque la frontière avec la Serbie. Arrivé au bout, je ne sais comment en descendre. Les routes font de grands détours alors que mon point de passage, le pont de la Porte de Fer est en contrebas, à environ cinq kilomètres à vol d'oiseau. Mais je suis bloqué...

C'est là que je croise un vieux monsieur qui m'indique un sentier qui se trouverait au fond d'un petit canyon juste devant moi. J'ai déjà fait une première tentative par-là, mais je me suis fait bloquer par la végétation. Je n'ai pas réussi à atteindre le fond. J'y retourne, et force le passage cette fois... Je me retrouve dans une pente raide, glissante, semée d'obstacles... J'ai l'impression de voir le générique de l'émission « Man vs Wild » lorsqu'il dégringole des pentes abruptes...

Au fond, je tombe effectivement sur la trace d'un vieux sentier. Mais ça doit faire des siècles qu'il n'est plus emprunté. Il y a des ronces partout ! Me voilà coincé dans ce canyon étroit, impossible de faire demi-tour. Je lutte pendant près de deux heures contre les épines acérées. A la sortie, mes jambes sont en sang, ça dégouline de partout. Mon beau bronzage de l'été s'en retrouve zébré. Je garderai comme souvenir de ce passage des cicatrices aux bras et aux jambes pendant près d'un an...

La rive du Danube atteinte, je me retrouve sur une grande route à forte circulation, qui n'est pas du tout faite pour marcher. Je n'ai pas choisi la meilleure option finalement.

Au poste de douane, un agent de sécurité vient m'interpeler. Je ne peux pas passer. Ce point de passage de la frontière n'est pas autorisé aux piétons... Je vais être obligé de faire du stop pour franchir le pont long d'un kilomètre.

Cela fait une semaine que je n'ai pas pris de douche, je pue, j'ai les jambes en sang et des mouches qui me tournent autour. J'ai de sérieux doutes sur le fait de trouver un automobiliste qui accepte de me prendre. Mais c'est oublier la gentillesse des Roumains. Je me retrouve rapidement à bord d'une voiture qui s'élançe au-dessus du Danube.

Serbie

11 jours - 300 km - +9.700/-9.700m

Une fois de l'autre côté du Danube et mon passeport tamponné, je remets pied à terre. Me voici en Serbie, mon dernier pays, ma dernière ligne droite. Il

me reste environ 300 kilomètres à parcourir à travers les Carpates Serbes et j'aurai terminé ma Transcarpatie.

Une nouvelle fois, il me faut m'adapter au pays. Alors qu'en Roumanie, je pouvais discuter avec la population, le Serbe est une langue qui m'est complètement incompréhensible. Le cyrillique a fait également son retour sur les panneaux. Heureusement, contrairement à l'Ukraine, les deux écritures, cyrillique et latin, sont officielles. Il est plus simple de comprendre et de se faire comprendre.

Quelques heures après mon arrivée dans ce pays, au village de Manastirica, je suis invité à manger lors d'un repas de famille. Il y a une douzaine de personnes, l'ambiance est très chaleureuse et conviviale. Ce que je ressens à ce moment-là et que je ressentirai dans toute la Serbie, c'est qu'à un aucun moment j'aurai l'impression d'être un étranger dans ce pays dont je ne connais rien.



Je me rends vite compte, que la Serbie ne va pas être des plus simples à traverser. Les montagnes étant beaucoup moins élevées, elles sont fréquentées

pour l'exploitation, l'élevage et les cultures. Il y a également beaucoup de petits hameaux. Du coup, il y a des chemins partout, c'est un véritable labyrinthe.

L'eau est également un souci. La région est très sèche et il n'y a pas de sources. Même en septembre, le soleil cogne fort. Je suis obligé de faire de grosses étapes afin de rallier des villages et ainsi pouvoir faire le plein.

Dans ces premiers massifs, les Miroč Planina et les Deli Jovan, la marche est un peu monotone. Il est même difficile de parler de montagne. Il n'y a que sur la fin où j'atteins les 1000 mètres d'altitude. Mais avec l'arrivée du massif du Stol, une très belle montagne, le parcours redevient intéressant.

Je suis à cours de liquidité. Il faut que je gagne une ville pour retirer des sous, faire le plein de vivre et prendre une douche... Je prends donc la direction de Bor sans savoir ce que je vais y trouver... Bor est une ville minière, elle est l'une des plus grandes mines de cuivre à ciel ouvert d'Europe. Les montagnes alentours sont défigurées sur des kilomètres de long. Des usines jonchent les abords de la ville, ainsi que des petits bidonvilles. A l'entrée se trouve un de ces camions géants jaunes avec des pneus de deux mètres de haut... Je ne pensai même pas qu'il pouvait y en avoir en Europe...

Puis je traverse le massif des Veliki Maljenik, des Rtanj Planina et des Devica Planina. Les montagnes sont calmes, lumineuses, agréables à parcourir. Parfois, je fais de drôle de découverte. Comme le soir où j'installe ma tente à côté d'un ancien silo à missiles... Ou encore de drôle de rencontre. Comme lorsqu'à la traversée d'un village, je croise trois petits vieux qui distillent de l'alcool de maïs dans leur jardin... C'est goûtu...

Je me débrouille seul pour trouver mon itinéraire à travers ces massifs. Parfois je galère pas mal. Parfois, je trouve la trace de balisage, généralement menant à un sommet, quand je suis sur un bout de chemin. C'est comme cela que j'atteins le Šiljak à 1569 mètres d'altitude où se trouvent les ruines d'une chapelle construite par un mineur en 1932. Il est le point culminant des Carpates Serbes.

Nous sommes maintenant fin septembre, mais ici, c'est toujours la fournaise. Je crève de chaud le jour. Le soir, je dois être très vigilant lorsque j'utilise mon réchaud à bois. La moindre braise qui saute enflamme les herbes sèches. Côté météo, je suis à l'exact opposé de mes débuts...



Je finis par arriver dans le massif des Seličevica Planina... Mon dernier massif ! Ce n'est pas pour autant qu'il me fera de cadeau.

Je marche tout droit, suivant mon cap, à travers la forêt, me frottant une nouvelle fois aux branches, aux ronces... Mais je m'en fous, je suis trop excité. C'est la fin, ma dernière forêt, ma dernière galère, mon dernier sommet... Je sais qu'au bout je verrai Niš, le terminus des Carpates ! J'ai l'impression de voler par-dessus les montagnes, que je n'ai plus qu'un pas de géant à faire ! J'en ai les larmes aux yeux. Je n'avais pas ressenti cela depuis mon arrivée à Vienne, il y a maintenant cinq ans. C'est la fin d'un nouveau challenge, la fierté de l'avoir réussi, la joie d'une magnifique aventure accomplie... C'est la fin d'un nouveau rêve de randonneur.

Je passe mon dernier bivouac au sommet du le Kamenicki Vis perché à 814 mètres d'altitude et je pars fêter cela au petit restaurant qui se trouve là, offrant une vue panoramique sur la ville de Niš, illuminée de milles lumières dans la nuit noire.

Le lendemain, il ne me faut plus que quelques heures pour gagner le centre-ville et poser mon sac-à-dos pour la dernière fois, devant la grande porte de la forteresse de Niš, la plus vieille cité des Balkans.

